

M2 HPE. SEANCE 2. TEXTES

Texte 1. Arrow-Debreu, 1954 : « Existence of an equilibrium for a competitive economy ».

« C'est Walras qui le premier formula l'état d'un système économique à un point quelconque du temps comme la solution d'un système d'équations simultanées représentant la demande de biens des consommateurs, l'offre de biens des producteurs, et la condition d'équilibre selon laquelle l'offre est égale à la demande sur chaque marché. On supposait que chaque consommateur agit de manière à maximiser son utilité, chaque producteur agit de manière à maximiser son profit, et que la concurrence parfaite est imposée, au sens où chaque producteur et consommateur considère les prix payés et reçus comme indépendants de ses propres choix. Cependant, Walras n'a pas montré, de manière définitive, que ces équations, ainsi définies, ont une solution.

Cette enquête sur l'existence de solutions est importante à la fois pour l'économie descriptive et pour l'économie normative. D'un point de vue descriptif, l'idée selon laquelle le modèle concurrentiel est une description acceptable de la réalité, au moins pour certains objectifs, présuppose que les équations qui décrivent ce modèle sont cohérentes entre elles. Ainsi, l'une des vérifications de l'utilité empirique du modèle est de prescrire les conditions dans lesquelles les équations de l'équilibre concurrentiel ont une solution.

La relation entre l'existence de solutions à l'équilibre concurrentiel et les problèmes de l'économie normative (économie du bien-être) est peut-être aussi importante. Il est bien connu que, sous les hypothèses appropriées portant sur les préférences des consommateurs et les possibilités de production des producteurs, l'allocation des ressources dans un équilibre concurrentiel est optimale au sens de Pareto (définition suit), et, réciproquement, toute allocation de ressources Pareto optimale peut être obtenue comme équilibre concurrentiel. Du point de vue de l'économie normative, le problème de l'existence d'un équilibre pour un système concurrentiel est donc fondamental. »

Texte 2 : Debreu, 1959, *Théorie de la Valeur*, Dunod ; chapitre 5 : l'équilibre.

« Il ne reste plus qu'à introduire les ressources totales (quantités disponibles *a priori* données) pour obtenir le concept central d'une économie. De façon précise, une économie est définie par m consommateurs (caractérisés par leurs ensembles de consommation et leurs préférences), n producteurs (caractérisés par leurs ensembles de production), et les ressources totales. Un état de l'économie est une spécification de l'action de chaque agent, et l'on dit qu'un état réalisable si l'action de chaque agent est possible pour lui et si leurs $(m+n)$ actions sont compatibles avec les ressources totales. L'ensemble des états réalisables va jouer un rôle essentiel ; nous en examinerons donc les propriétés. Nous étudions alors un type plus spécial d'économies : les économies de propriété privée, où les consommateurs possèdent les ressources et contrôlent les producteurs. Etant donné un système de prix, chaque producteur maximise son profit qu'il distribue aux consommateurs-actionnaires. La richesse de ceux-ci est ainsi déterminée et ils tout en étant soumis à leur contrainte de richesse. Le résultat de ce processus est le choix par chaque agent d'une action. Ces $(m+n)$ actions ne sont évidemment pas, en général, compatibles avec les ressources totales. Peut-on trouver un système de prix qui les rende compatibles ? La réponse est donnée dans la section 5.7 sous la forme d'un théorème d'existence (...). Ce premier théorème fondamental de la théorie de la valeur est l'explication des prix de toutes les marchandises et des comportements de tous les agents dans une économie de propriété privée. »

Texte 3 : Arrow et Hahn, 1971. *General Competitive Analysis*. Préface.

« La majeure partie de cet ouvrage traite de l'analyse d'une économie décentralisée idéalisée. En particulier, on supposera, la plupart du temps, qu'il y a *concurrence parfaite* et que les *choix des agents* économiques peuvent être déduits de certains axiomes de *rationalité*. Ce n'est que récemment qu'un examen relativement complet et rigoureux de cette construction a été possible.

(...) Il est naturel et juste de se demander si une enquête sur une économie apparemment si abstraite par rapport au monde en vaut la peine. Nous pourrions répondre de la manière habituelle en

attirant l'attention sur la nature extrêmement complexe du matériel qu'étudient les économistes, et donc sur la nécessité urgente de simplification et donc d'abstraction. Cette réponse, toutefois, laisse ouverte la question de savoir pourquoi certaines simplifications seraient les simplifications appropriées.

Notre réponse est un peu différente. Il y a jusqu'à maintenant une longue et relativement imposante lignée d'économistes, depuis A. Smith jusqu'à maintenant, qui ont essayé de montrer comment une économie décentralisée, motivée par l'intérêt individuel et guidée par les signaux-prix serait compatible avec une disposition cohérente des ressources économiques qui pourrait être considérée, en un sens bien défini, comme supérieure à un large ensemble de dispositions alternatives possibles. Plus encore, les signaux-prix opéreraient de manière à établir ce degré de cohérence. Il est important de comprendre combien cette affirmation doit paraître surprenante pour quiconque n'est pas exposé à (imprégné de) cette tradition. A la question : 'à quoi ressemblera une économie motivée par l'intérêt individuel et contrôlée par un grand nombre d'agents différents?', la réponse de bon sens est probablement : 'ce sera le chaos'. Qu'une réponse sensiblement différente ait été proclamée et ait ainsi imprégné la pensée économique d'un grand nombre de gens qui ne sont pas économistes est en soi une raison suffisante pour l'étudier sérieusement. Cette proposition ayant été avancée et très sérieusement conçue, il est important non seulement de savoir si cette réponse *est* juste, mais aussi si elle *peut* l'être. Une grande partie de ce qui suit concerne cette dernière question, qui nous semble avoir considérablement droit à l'attention des économistes.

Si une confirmation de cette proposition que nous avons discutée a été établie dans une formalisation particulière de l'économie, il devient alors intéressant de se demander si ce résultat est robuste. Subsiste-t-il à un changement d'hypothèses d'une économie concurrentielle à une économie de concurrence imparfaite? Sera-t-il renversé par des externalités, par d'apparentes irrationalités, comme « juger la qualité par le prix », par le manque de « marchés à terme » ou le rôle particulier tenu par le moyen d'échange? Des réponses sont proposées dans ce qui suit. D'autres questions, bien sûr, demeurent. Mais l'essentiel est là : il n'est pas suffisant d'affirmer que, alors qu'il est possible d'inventer un monde dans lequel les revendications (réclamations) faites au nom de la main invisible sont vraies, ces revendications font défaut dans le monde réel. Il faut montrer comment les caractéristiques du monde que l'on considère comme essentielles dans toutes les descriptions qu'on en fait rendent impossible de prouver le bien-fondé de ces revendications. En tentant de répondre à la question : 'est-ce que cela peut être vrai?', on en apprend beaucoup sur les raisons pour lesquelles cela pourrait n'être pas vrai. »

Texte 4. Hahn Frank, 1981, « reflections on the invisible hand »

« Dans des économies décentralisées, un grand nombre d'individus prennent des décisions économiques qu'ils considèrent comme les plus avantageuses, à la lumière du marché et d'autres informations. Ils ne sont pas guidés par le bien commun et il n'existe pas de plan d'ensemble dont l'exposé leur assigne un rôle préétabli. Ce fut Smith qui éprouva le premier le besoin d'expliquer pourquoi ce type d'arrangement social ne conduit pas au chaos. Des millions d'individus avides et séparés, à la poursuite de leurs propres objectifs et pour l'essentiel incontrôlés en cela par l'Etat, voilà qui semble au sens commun la recette garantie de l'anarchie. Non seulement Smith posa une question à l'évidence importante, mais il nous fit démarrer sur la route qui permet d'y répondre. »

Texte 5 : Arrow et Hahn, 1971. *General Competitive Analysis*. Chapitre 1 : introduction historique.

« Il y a deux aspects fondamentaux, qui ne peuvent pas être totalement séparés, de la notion d'équilibre général utilisée en économie : l'idée simple de détermination, c'est-à-dire que les relations décrivant le système économique doivent être suffisamment complètes pour déterminer la valeur des variables, et l'idée plus spécifique selon laquelle chaque relation représente un équilibre entre des forces. Cette dernière idée est souvent, même si ce n'est pas toujours le cas, comprise en ce sens que toute infraction à une relation quelconque met en mouvement des forces qui tendent à la restaurer. En un sens, pratiquement toute tentative de proposer une théorie du système économique dans son ensemble suppose l'adhésion à la première idée contenue dans la notion d'équilibre ; et la 'main invisible' de Smith est une expression poétique de la plus fondamentale des relations économiques

d'équilibre, l'égalisation des taux de rendement qui résulte de la tendance des facteurs à se déplacer des secteurs où les rendements sont faibles vers les secteurs où ils sont élevés.

La notion d'équilibre (poids égal, en référence à la condition pour équilibrer un levier qui pivote autour d'un centre) était familière à la mécanique avant la publication de la *Richesse des Nations* en 1776 et avec elle l'idée selon laquelle les effets de cette force peuvent l'annihiler (i.e. l'eau trouvant son propre niveau), mais il n'y a pas de preuve évidente que Smith puisa ses idées dans la mécanique. Quelle que soit l'origine du concept, l'idée qu'un système social mû par des actions indépendantes poursuivant des fins diverses est cohérent avec un état final d'équilibre, dans lequel les résultats peuvent être sensiblement différents de ceux qu'escomptaient les agents, est certainement la contribution intellectuelle la plus importante que la pensée économique ait fourni à la compréhension des processus sociaux.

Smith a aussi perçu l'implication la plus importante de la théorie de l'équilibre général : la capacité d'un système concurrentiel à atteindre une allocation de ressources qui est, d'une certaine manière, optimale. Toutefois, on ne trouve chez Smith rien qui ressemble à un argument rigoureux ni même à un énoncé précis et prudent de cette proposition d'efficience.

On peut donc affirmer que Smith était l'inventeur de la théorie de l'équilibre général, quoique la cohérence de son travail puisse être questionnée. *A fortiori*, ceux qui exposèrent à sa suite le système classique, comme Ricardo, Mill et Marx, dont le travail remplit des manques de Smith, peuvent être considérés comme des précurseurs de la théorie de l'équilibre général.

Texte 6. Marx, Le capital, 1ère section : la marchandise et la monnaie, Chapitre premier : La marchandise, IV. — Le caractère fétiche de la marchandise et son secret.

Une marchandise paraît au premier coup d'œil quelque chose de trivial et qui se comprend de soi-même. Notre analyse a montré au contraire que c'est une chose très complexe (...) En tant que valeur d'usage, il n'y a en elle rien de mystérieux (...) Il est évident que l'activité de l'homme transforme les matières fournies par la nature de façon à les rendre utiles. La forme du bois, par exemple, est changée, si l'on en fait une table. Néanmoins, la table reste bois, une chose ordinaire et qui tombe sous les sens. Mais dès qu'elle se présente comme marchandise, c'est une tout autre, affaire (...). Le caractère mystique de la marchandise ne provient donc pas de sa valeur d'usage. Il ne provient pas davantage des caractères qui déterminent la valeur. (...) D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ? Evidemment de cette forme elle-même. (...)

*En général, des objets d'utilité ne deviennent des marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés exécutés indépendamment les uns des autres. L'ensemble de ces travaux privés forme le travail social, Comme les producteurs n'entrent socialement en contact que par l'échange de leurs produits, ce n'est que dans les limites de cet échange que s'affirment d'abord les caractères sociaux de leurs travaux privés. (...). C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distincte de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité. Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que des objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que le caractère de valeur de ces objets est déjà pris en considération dans leur production même. A partir de ce moment, les travaux privés des producteurs acquièrent en fait un *double caractère social*. D'un côté, ils doivent être travail utile, satisfaire des besoins sociaux, et, s'affirmer ainsi comme parties intégrantes du travail général, d'un système de division sociale du travail qui se forme spontanément ; de l'autre côté, ils ne satisfont les besoins divers des producteurs eux-mêmes, que parce que chaque espèce de travail privé utile est échangeable avec toutes les autres espèces de travail privé utile, c'est-à-dire est réputé leur égal. (...)*

Puisque l'économie politique aime les Robinsonades, visitons d'abord Robinson dans son île. Modeste, comme il l'est naturellement, il n'en a pas moins divers besoins à satisfaire, et il lui faut exécuter des travaux utiles de genre différent, fabriquer des meubles, par exemple, se faire des outils, apprivoiser des animaux, pêcher, chasser, etc. De ses prières et autres bagatelles semblables nous n'avons rien à dire, puisque notre Robinson y trouve son plaisir et considère une activité de cette espèce comme une distraction fortifiante. Malgré la variété de ses fonctions productives, à sait qu'elles ne sont que les formes diverses par lesquelles s'affirme le même Robinson, c'est-à-dire tout simplement des modes divers de travail humain. La nécessité même le force à partager son temps entre ses occupations différentes. Que

l'une prenne plus, l'autre moins de place dans l'ensemble de ses travaux, cela dépend de la plus ou moins grande difficulté qu'il a à vaincre pour obtenir l'effet utile qu'il a en vue. L'expérience lui apprend cela, et notre homme qui a sauvé du naufrage montre, grand livre, plume et encre, ne tarde pas, en bon Anglais qu'il est, à mettre en note tous ses actes quotidiens. Son inventaire contient le détail des objets utiles qu'il possède, des différents modes de travail exigés par leur production, et enfin du temps de travail que lui coûtent en moyenne des quantités déterminées de ces divers produits. Tous les rapports entre Robinson et les choses qui forment la richesse qu'il s'est créée lui-même sont tellement simples et transparents que M. Baudrillard pourrait les comprendre sans une trop grande tension d'esprit. Et cependant toutes les déterminations essentielles de la valeur y sont contenues.

Transportons-nous, maintenant de l'île lumineuse de Robinson dans le sombre moyen âge européen. Au lieu de l'homme indépendant, nous trouvons ici tout le monde dépendant, serfs et seigneurs, vassaux et suzerains, laïques et clercs. Cette dépendance personnelle, caractérise aussi bien les rapports sociaux de la production matérielle que toutes les autres sphères, de la vie auxquelles elle sert de fondement. Et c'est précisément parce que la société est basée sur la dépendance personnelle que tous, les rapports sociaux apparaissent comme des rapports entre les personnes. Les travaux divers et leurs produits n'ont en conséquence pas besoin de prendre une figure fantastique distincte de leur réalité. Ils se présentent comme services, prestations et livraisons en nature. La forme naturelle du travail, sa particularité — et non sa généralité, son caractère abstrait, comme dans la production marchande — en est aussi la forme sociale. La corvée est tout aussi bien mesurée par le temps que le travail qui produit des marchandises ; mais chaque corvéable sait fort bien, sans recourir à un Adam Smith, que c'est une quantité déterminée de sa force de travail personnelle qu'il dépense au service de son maître. La dîme à fournir au prêtre est plus claire que la bénédiction du prêtre. De quelque manière donc qu'on juge les masques que portent les hommes dans cette société, les rapports sociaux des personnes dans leurs travaux respectifs s'affirment nettement comme leurs propres rapports personnels, au lieu de se déguiser en rapports sociaux des choses, des produits du travail.

Pour rencontrer le travail commun, c'est-à-dire l'association immédiate, nous n'avons pas besoin de remonter à sa forme naturelle primitive, telle qu'elle nous apparaît au seuil de l'histoire de tous les peuples civilisés. Nous en avons un exemple tout près de nous dans l'industrie rustique et patriarcale d'une famille de paysans qui produit pour ses propres besoins bétail, blé, toile, lin, vêtements, etc. Ces divers objets se présentent à la famille comme les produits divers de son travail et non comme des marchandises qui s'échangent réciproquement. Les différents travaux d'où dérivent ces produits, agriculture, élève du bétail, tissage, confection de vêtements, etc., possèdent de prime abord la forme de fonctions sociales, parce qu'ils sont des fonctions de la famille qui a sa division de travail tout aussi bien que la production marchande. Les conditions naturelles variant avec le changement des saisons, ainsi que les différences d'âge et de sexe, règlent dans la famille la distribution du travail et sa durée pour chacun. La mesure de la dépense des forces individuelles par le temps de travail apparaît ici directement comme caractère social des travaux eux-mêmes, parce que les forces de travail individuelles ne fonctionnent que comme organes de la force commune de la famille.

Représentons-nous enfin une réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social. Tout ce que nous avons dit du travail de Robinson se reproduit ici, mais socialement et non individuellement. Tous les produits de Robinson étaient son produit personnel et exclusif, et, conséquemment, objets d'utilité immédiate pour lui. Le produit total des travailleurs unis est un produit social. Une partie sert de nouveau comme moyen de production et reste sociale ; mais l'autre partie est consommée et, par conséquent, doit se répartir entre tous. Le mode de répartition variera suivant l'organisme producteur de la société et le degré de développement historique des travailleurs. Supposons, pour mettre cet état de choses en parallèle avec la production marchande, que la part accordée à chaque travailleur soit en raison son temps de travail. Le temps de travail jouerait ainsi un double rôle. D'un côté, sa distribution dans la société règle le rapport exact des diverses fonctions aux divers besoins ; de l'autre, il mesure la part individuelle de chaque producteur dans le travail commun, et en même temps la portion qui lui revient dans la partie du produit commun réservée à la consommation. Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution.

Texte 6. Engels, F., introduction à *Misère de la philosophie* (Marx, éditions sociales, 1977, pp.34-35)

« Dans la société capitaliste actuelle, chaque capitaliste produit de son propre chef ce qu'il veut, comme il veut, et autant qu'il veut. La quantité socialement exigée reste pour lui une grandeur inconnue et il ignore la qualité des objets demandés aussi bien que leur quantité. Ce qui aujourd'hui ne peut être livré assez rapidement, peut être offert demain au-delà de la demande. Pourtant on finit par satisfaire la demande tant bien que mal, et généralement la production se règle en définitive sur les objets demandés. Comment s'effectue la conciliation de cette contradiction ? Par la concurrence. Et comment arrive-t-elle à cette solution ? Simplement en dépréciant au-dessous de leur valeur de travail les marchandises inutilisables pour leur qualité ou pour leur quantité dans l'état présent des demandes de la société, et en faisant sentir aux producteurs, de cette façon détournée, qu'ils ont en fabrique des articles absolument inutilisables ou qu'ils en ont fabriqué en quantité inutilisable, superflue. »

Texte 7. Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, Babel, traduction A.Markowicz.

« Tenez, vous savez, d'avance et parfaitement, que cet homme-là, ce citoyen des plus honorables comme des plus utiles, pour rien au monde il ne vous donnera de l'argent, parce que, je vous le demande, pourquoi il vous en donnerait ? Il le sait bien, lui, que je ne lui rendrai pas. Par compassion ? Mais M. Lébéziatnikov, disciple des nouvelles pensées, expliquait l'autre jour que, *la compassion, à l'époque où nous sommes, elle est même interdite par la science, et que c'est ce qui se fait déjà en Angleterre, là où règne l'économie politique.* » (tome 1, p.29)

« Si, par exemple, on me disait jusqu'à présent : "aime ton prochain" et que moi je l'aimais, qu'est-ce que cela donnait ? (...) cela donnait que je déchirais mon manteau en deux, je partageais avec mon prochain, et nous restions tous les deux à courir à moitié nus, comme le dit le proverbe russe : "à courir deux lièvres à la fois, on n'en attrape aucun". *La science, elle, nous dit : aime-toi d'abord toi-même, avant les autres, car tout au monde est basé sur l'intérêt individuel. Si tu t'aimes toi-même, tu arrangeras tes affaires comme il faut, et ton manteau restera intact. Quant à la vérité économique, elle ajoute que plus la société compte d'affaires individuelles bien arrangées et, pour ainsi dire, de manteaux intacts, plus ses bases sont solides et mieux s'établiront les affaires communes. Ainsi donc, en acquérant uniquement et exclusivement pour soi, par là même, j'acquiers, pour ainsi dire, pour tout le monde, et je fais en sorte que mon prochain reçoive un peu plus qu'un manteau déchiré et, cela, non plus par la charité d'un particulier, d'un individu, mais par suite au succès général.* Une idée simple mais qui, par malheur, ne nous était pas venue pendant trop longtemps, repoussée qu'elle était par notre exaltation et notre inclination au rêve, et pourtant, pourrait-on croire, il suffisait de peu d'esprit pour la comprendre. » (tome 1, p.262).

Texte 8. André Orléan, 2011, *L'empire de la valeur*, Seuil, Paris. Chapitre I/ « La valeur substance : travail et utilité », p.19-21.

Une économie marchande est une économie dans laquelle la production des biens se trouve distribuée dans les mains d'une multitude de producteurs-échangistes indépendants qui décident, souverainement, en fonction de leurs seuls intérêts personnels, de la qualité et de la quantité des biens qu'ils produisent. En raison même de cette autonomie des décisions privées, rien n'assure a priori que les biens produits dans de telles conditions répondront aux besoins de la société. Ce n'est qu'a posteriori, une fois la production réalisée, que s'opère par le biais du marché la mise en relation des producteurs. Dans une économie marchande pure, la connexion entre les hommes se fait exclusivement ex post par le biais de la circulation des choses. Par définition se trouve exclue de la relation marchande toute relation personnelle ou hiérarchique de même que tout engagement collectif qui viendrait restreindre a priori l'autonomie des volontés privées. Les producteurs-échangistes ne se connaissent jamais les uns les autres que superficiellement, au travers des objets qu'ils amènent au marché : aucun lien direct, aucune dépendance personnelle, aucune finalité collective n'y vient réduire la distance à autrui. Tout advient par la médiation des marchandises. Le terme de « séparation marchande » semble le plus adéquat pour exprimer ce rapport social paradoxal où chacun doit constamment affronter autrui pour susciter son intérêt s'il veut faire en sorte qu'il y ait transaction. Pour autant, dès lors qu'on considère une division sociale du travail un tant soit peu développée, chaque producteur-échangiste séparé se trouve dépendre matériellement d'un très grand nombre d'autres producteurs-échangistes, d'abord, du côté de la production, pour l'obtention de tous les inputs

qui lui sont nécessaires, mais également du côté de la vente lorsqu'elle met en jeu une multitude de consommateurs finaux. Qui plus est, l'identité de ce très grand nombre d'individus varie en fonction de l'évolution des techniques de production comme de celle des préférences des consommateurs. À la limite, dans une société marchande développée, chacun dépend potentiellement de tous, soit comme fournisseur, soit comme client, bien qu'étant séparé de tous. Cette dépendance universelle a pour lieu d'expression le marché sur lequel les objets produits et consommés sont échangés.

Cette présentation met bien en relief ce qui fait l'énigme spécifique de l'ordre marchand : sur quelle base des individus séparés peuvent-ils se coordonner durablement ? N'y a-t-il pas une contradiction flagrante entre, du point de vue des forces productives, une dépendance matérielle étroite de chacun à l'égard de tous et, du point de vue de la relation sociale, une extrême autonomie formelle des décisions privées ? Comment ces deux aspects peuvent-ils être rendus compatibles ? Pourquoi la logique de l'accaparement privé ne débouche-t-elle pas sur l'anarchie ? Quelles forces agissent pour faire en sorte que les individus séparés puissent tenir ensemble et constituer une société ? En un mot : pourquoi y a-t-il de l'ordre plutôt que du néant ? Il s'agit de mettre au jour les médiations sociales par le jeu desquelles les désirs acquisitifs individuels se voient transformer et modeler jusqu'à être rendus compatibles.

La réponse à ces questions suppose que soit introduite une notion fondamentale : la valeur. Elle est au cœur de la régulation marchande. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle en constitue l'institution fondatrice. Pour en prendre pleinement la mesure, il n'est que de considérer la relation marchande élémentaire, l'échange. Son principe de base est l'équivalence en valeur, par quoi les transactions marchandes se distinguent radicalement de toutes les autres formes d'appropriation, don, vol, redistribution ou capture violente. C'est en tant que valeur que les marchandises entrent dans l'échange.